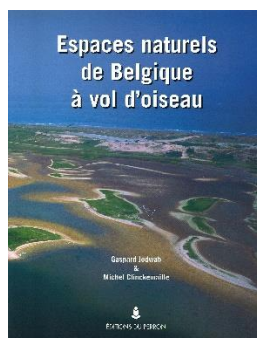


Nous présentons ici le texte intégral de l'introduction du livre *Espaces naturels de Belgique à vol d'oiseau* paru aux Éditions du Perron en 2004. Le présent texte n'est vraiment intéressant qu'avec les superbes photographies de Michel Clinckemaille publiée dans le livre. Vous pouvez acheter ce livre dans toutes les bonnes librairies et sur le site des Éditions du Vide !



Hommage à Michel Houart  
Préface de Luc Noël  
Sommaire

## LE BLUES DU CERF-VOLANT

Ce livre vous arrive du ciel	2
L'aube du paysage	3
Le paysage en questions	6
Le paysage n'est qu'humain	8
Paysages objectifs ?	9
Paysages subjectifs I	13
Dialogue entre le paysage et mon visage	15
De nature et de culture	17
D'art et de nature	18
Les palettes de l'harmonie humaine	20
Conserver la nature ! Oui, mais laquelle ?	22
Ramener l'homme sur terre	27
Les techniques de prise de vues	28
Le choix des sites	29
Glossaire	31

# Ce livre vous arrive du ciel

## *Imaginons...*

Imaginons, le temps d'une heure, qu'au bord de la mer du Nord, au Zwin par exemple, un cerf-volant rencontre des oiseaux en migration. Et qu'en écoutant les récits des uns et des autres, une folle envie le prenne de casser son fil, de partir à la dérive, au gré des vents, *on the road again*. Au gré de ces vents qu'il manie si bien. Et que, las de voir la mer, la plage et la digue, il décide de voir du pays, des étangs, des roseaux, des prairies, des bois, des cailloux, des fleuves, et Bruxelles, et puis le sommet de la Belgique, et puis, et puis... L'idée l'enivre et il part en zigzag sur la Belgique. Un petit pays qui est loin d'être plat, qui, vu d'en haut, n'a pas l'air si peuplé. Un pays dont le paysage change à chaque coup d'aile.

Imaginons qu'il nous invite à zigzaguer avec lui au-dessus de ce pays aux multiples frontières, pour les oublier, et partir à la recherche des paysages qui nous tiennent à cœur.

En partant pour cette quête, il est possible que vous soyez, vous aussi, pris d'un sentiment étrange, triste et nauséux, en voyant le gâchis, le massacre des paysages que vous aimiez. Partout, tous les jours, des pans entiers de nos paysages se transforment, au point que l'on se demande où on est, ce qui s'est passé, pourquoi tant de laideur là où...

Là, vous êtes en train de nous chanter un blues...

Pourtant, tout n'est pas noir. Des stratégies de sauvetage sont en cours depuis 50 ans. Les paysages sont les lieux du dialogue entre l'espèce humaine et la nature. Et si l'homme manque singulièrement de goût et de savoir-vivre, la nature n'a pas dit son dernier mot. Sa dynamique est si forte qu'elle ne craint pas les disputes, les coups de gueule... Elle attend et elle se recompose.

Imaginez ! Les graines de certaines plantes peuvent rester enfouies dans le sol des dizaines, peut-être des centaines d'années, en attendant leur heure. Des espèces disparaissent d'une région pendant plus d'un siècle et, soudain, y reviennent parce que les conditions leur plaisent à nouveau.

Éventrez un paysage avec des carrières, des tranchées, des monticules dignes des pharaons, revenez dans cent ans et vous y trouverez des espaces naturels...

Le paysage est le lieu du dialogue entre l'homme et la nature. L'homme devrait parfois arrêter son monologue et écouter ce que dit l'autre. Ce sont des choses qui se font.

Car, comme dans tout blues qui se respecte, au dernier couplet, vous voyez revenir celle que vous aimez...

# L'aube du paysage

*Le paysage serait né avec l'être humain. Il est amusant de faire défiler le film en accéléré dès les premières images du générique.*

Selon les connaissances actuelles, les premiers primates étaient de petits animaux nocturnes, solitaires et arboricoles. Ils se distinguaient des autres animaux par deux particularités qui allaient devenir un couple gagnant : des yeux dans le même plan facial et des pouces préhensiles allaient leur donner une vision en relief, une bonne évaluation des distances et une excellente précision de gestes. C'était peu après la disparition des dinosaures, il y a 60 ou 70 millions d'années.

Cinquante millions d'années plus tard, les premiers « singes » apparurent. C'est vers cette époque que certains de ces singes essayèrent la vie diurne. Tout en conservant les deux qualités premières, ils développèrent la vision en couleurs. Des détails jusqu'alors secondaires prirent de l'importance comme la couleur des fruits, les expressions du visage, les variations individuelles du pelage des congénères, etc. La vie nocturne imposait que l'ouïe et surtout l'odorat prédominent sur la vue. En devenant diurnes, ces singes donnèrent à la vue une place de premier plan, autrefois occupée par l'odorat.

Mais vivre au grand jour apportait aussi son lot de désagréments comme le fait d'être plus visibles et plus démunis face aux prédateurs. Parmi les parades qui étaient à leur disposition pour faire face à cette nouvelle fragilité, il y en avait une pour laquelle les primates étaient potentiellement bien préparés : la vie en groupe.

Mais qui dit vivre en bande dit hiérarchie et code de conduite. Par les cris et les odeurs du corps, mais surtout par les couleurs du pelage et les mimiques de la face, les primates semblent avoir tout inventé à la fois : la vie politique, la hiérarchie, les uniformes, le langage facial...

Le développement de cette vie sociale eut une conséquence dont nous supportons encore lourdement le poids : la longueur de l'éducation. Le caneton sorti de l'œuf ne prend que quelques heures pour se mettre à naviguer et à barboter à la surface de la mare, pour savoir ce qui se mange et ce qui mange les canetons. Les primates, par contre, dépensèrent de plus en plus de temps et pour la gestation de leurs femelles et surtout pour l'éducation de leurs petits, jusqu'à atteindre les records que l'on connaît... La taille du cerveau joua sans doute également son rôle. Car pour apprendre et mémoriser autant d'informations, il faut l'outil pour le faire. Dans notre lignée, c'est vers cette époque que l'acquis prit le pas sur l'inné. La culture, la civilisation elles-mêmes étaient en gestation.

Mais la projection ne s'arrête pas là.

Il fallait encore que s'affirme une qualité qui n'était encore que latente : la bipédie. En essayant la vie au sol et en y trouvant des avantages, certains primates évoluèrent, il y

a peut-être 7 ou 8 millions d'années, vers une bipédie qui libéra les mains (qui libèrent à leur tour la bouche) et qui permit au cerveau de prendre du volume.

Il y a 4 à 3 millions d'années et demi, un phénomène capital se produisit dans l'environnement des primates : le climat changea et devint plus sec. Finies les forêts de type tropical : le territoire s'ouvrit sur des kilomètres de steppes et de savanes.

C'est sans doute vers cette époque que naquit notre personnage principal : le paysage.

Et le film continue : le recul de la forêt favorise la bipédie et la marche, les pouces des pieds ne sont plus préhensiles, la position debout est acquise, le volume cérébral commence à se développer. Vision, mémoire, vie sociale, langage sophistiqué, finesse des gestes de la main, nécessité d'éduquer longtemps les jeunes... les caractéristiques des époques précédentes se diversifièrent grâce à un outil de plus en plus performant qui fait encore notre originalité : le cerveau. Nous sommes à l'époque des australopithèques.

Après cette époque, le climat allait connaître d'autres bouleversements et faire subir aux espèces vivantes plusieurs glaciations suivies de réchauffements. À chaque fois, les espèces migrèrent, beaucoup disparurent, d'autres apparurent, mieux adaptées.

Pour notre histoire, la résultante de toutes ces étapes aboutit à l'émergence d'une lignée un peu spéciale qui parvenait à s'adapter chaque fois aux conditions nouvelles de l'environnement en modifiant elle-même sa façon de vivre. Alors que chaque espèce animale ou végétale est adaptée à des conditions extérieures précises et bien diversifiées, certains primates parvinrent à s'adapter aux différentes conditions et à trouver les moyens pour vivre sur la Terre entière. Des pôles à l'équateur, du fond des océans aux confins de l'atmosphère, du marécage au désert, les héritiers que nous sommes peuvent vivre partout. Parmi les primates, ce qui décrit le mieux l'être humain, n'est-ce pas justement cette faculté de s'adapter à tout et d'inventer outils, vêtements, réserves de nourriture, habitat, moyen de transport ?...

Plusieurs espèces d'êtres humains se succédèrent et il est plus que probable que, pendant longtemps, certaines se soient côtoyées. Combien de chaînons manquants, d'ancêtres présumés, de grand-mères exhumées de couches vieilles de plusieurs millions d'années, s'avèrent être les représentants de lignées éteintes ? Mais éteintes par qui ?

Le film qui défile devant nos yeux à toute vitesse montre maintenant des scènes si pénibles que l'accord parental est requis. Car parmi les espèces d'humains, il en était une particulièrement intelligente, efficace et cruelle. Elle contribua sans doute à éliminer toutes les autres et c'est la nôtre. Et nous verrons plus loin qu'à l'instar de la bipédie, la prédominance de l'acquis ou de la vie sociale, nous avons aussi la triste particularité de considérer notre salut dans la destruction.

La première bobine du film tire à sa fin et nous voyons défiler des époques émaillées de massacres, génocides et tortures qui nous séparent définitivement du monde animal.

Mais ne noircissons pas le tableau à plaisir. Ces époques sont aussi celles d'une aventure culturelle, artistique, scientifique tout à fait exceptionnelle. Du jamais vu sur Terre.

Pendant plusieurs millions d'années, l'impact de l'être humain sur l'environnement terrestre avait été proche de celui de l'herbivore qui broute et maintient la steppe. L'énergie et l'intelligence des humains étaient dirigées vers la survie face à la famine, l'épidémie, l'envahisseur... Et les moyens d'agir sur l'environnement, bien présents dans toutes les civilisations, restaient limités.

Mais ce temps eut une fin. Vers la fin de notre XVIIIe siècle, sous les coups d'inventions spectaculaires, notre intelligence parvint à modifier radicalement le climat de la planète.

Mais que faisons-nous ici ? Nous nous égarons parmi les hominiens ! De quoi parlons-nous exactement ? De singes, de paysages, de civilisations, de fruits mûrs et de mimiques du visage, de pouces préhensiles, de glaciations et de cruauté humaine ?

# Le paysage en questions

*Qu'est-ce qu'un paysage ?*

*La question semble injurieuse tant la réponse tombe sous le sens.*

*Et pourtant...*

Des définitions, il y en a beaucoup et des bonnes. Mais, en réfléchissant, ce qui paraît simple se complique dans chaque direction.

À la base, quelques éléments simples s'agencent : la Terre, le Soleil, leurs masses respectives, la lumière, la chaleur, l'atmosphère, le ciel, le jour, la nuit, la surface de la Terre, l'eau qui coule, s'évapore et gèle, le vivant et le non-vivant, l'homme... Ces éléments, bien réels, interagissent entre eux partout et à chaque instant depuis des millions d'années. Pourtant, en regardant ce qu'il a sous les yeux, à moins de deux mètres du sol, à un endroit précis et à un moment donné, l'homme contemple un paysage.

Le regard de l'homme transforme ainsi le « territoire » en « paysage ». Ce qu'il voit est pourtant très flou : un concentré d'espace, capté en une vision instantanée, par un récepteur d'une subjectivité énorme !

Concentré d'espace ? L'homme vit dans un décor qui lui est familier, mais qui n'est qu'une illusion d'espace. Contrairement aux photographies que vous verrez dans ce livre, les surfaces du territoire sont rabattues par un effet de perspective et vues en raccourci à moins de deux mètres du sol. En mai, un champ de colza de plusieurs hectares apparaîtra de loin comme une fine bande jaune. Si nous nous déplaçons en voiture, cette bande changera continuellement d'aspect et de forme.

Fraction de temps ? Même s'il vit des années à un endroit, un homme ne voit un paysage qu'un très court instant par rapport aux millions d'années qui ont déferlé sur cette portion de territoire. Tel qu'il le voit, le paysage garde les traces de certaines époques. L'homme utilise son intelligence pour interpréter le paysage qu'il voit comme la résultante des époques passées. Mais revenons dans une heure, un mois, un an, un siècle, un million d'années et tant de choses auront changé. Même les éléments du paysage qui nous semblent les plus éternels, comme les montagnes et les mers, auront changé. Ils prendront seulement plus de temps pour se transformer.

Lire le paysage ? Nous parlons de la lecture d'un paysage, mais dans le sens où mille récits ont été écrits sur la même page, à l'infini, chaque histoire effaçant en partie les précédentes. Et cette lecture du paysage revient non à tourner des pages, mais bien à lire les bribes et les morceaux des mille histoires qui y ont été écrites. Là un morceau de phrase, ici un mot, là rien que du présent, mais en regardant bien, quelques points de suspension perdus apparaissent au milieu d'un champ ou d'un bois... Les paysages sont de véritables palimpsestes, ces papyrus antiques que l'on effaçait pour récrire à l'infini !

Même si on fait abstraction du passé, le présent d'un paysage est difficile à saisir. Simplifions et prenons un point bien délimité du territoire, à une date et une heure précise et regardons le paysage qui s'étend devant nous. Pendant que nous regardons, une infinité d'événements se produisent en permanence sous nos yeux sans que nous en ayons vraiment conscience. Combien d'échanges chimiques ont eu lieu ? Combien d'animalcules ont bougé, mangé, été mangés ? Combien de feuilles ont frémi dans le vent, combien sont tombées et se sont fait manger ? Combien d'oiseaux et de nuages sont passés dans le ciel ? Combien de fois la lumière a-t-elle modifié la couleur de chaque objet ? Combien de sons ont été émis et se sont éteints ? Ce sont des détails, me direz-vous, mais le paysage n'est fait que de la superposition de ces détails, impossibles à saisir.

La difficulté à saisir le paysage dans sa globalité a été très bien exprimée par Anne Cauquelin (Cueco, 2001) qui compare cette difficulté à celle qu'il y aurait à saisir et à représenter la totalité des échanges survenus sur Internet dans le monde pendant une minute donnée. Hallucinant ! Et un paysage possède sans doute une complexité d'interactions bien plus importante que le réseau récemment créé par l'homme. Dans ce contexte, faire la carte postale d'un paysage n'a qu'une valeur anecdotique.

Des définitions : « Le paysage est une partie d'un pays que la nature présente à un observateur » dit le Robert. « Le paysage est une étendue de pays qui présente une vue d'ensemble », dit le Larousse. « Le paysage est l'étendue du pays que l'on voit d'un seul aspect », dit le Littré. C'est le décor, permanent et changeant, le cadre de vie et de vue de l'homme.

Face à un paysage, chacun de nous aura cependant sa propre sensation. Comment peut-on alors définir un objet qui apparaît différemment à chaque personne qui le regarde ? Le paysage n'est-il que visuel ? Peut-on se contenter de décrire un paysage au moyen d'outils aussi objectifs que les quatre dimensions (trois d'espace et une de temps), la nature des éléments chimiques qui le composent, l'énumération des espèces végétales et animales qui y vivent, les vestiges des activités humaines, passées ou contemporaines ? N'y aurait-il pas, pour mesurer un paysage, une cinquième dimension, une dimension qui serait subjective ? Car le naturaliste, l'artiste, l'aménageur, le touriste, l'agriculteur, l'enfant, l'adulte, l'Occidental, l'Oriental, le chef gaulois et le ministre actuel auraient, face au même paysage, des réactions fort différentes.

Le paysage ne serait-il pas le meilleur exemple de ce qu'est une interface ? Interface entre le ciel et la terre, entre la nature et la culture, entre l'intérieur et l'extérieur de l'individu, entre le passé et le futur, entre le vivant et le non-vivant, entre l'objectif quantifiable et le subjectif qualifiable ?

Le paysage ne serait-il pas un peu la peau du monde qui frémirait à chaque instant, un visage dont les expressions varieraient à l'infini ?

# Le paysage n'est qu'humain

*« Le paysage n'existe pas, il faut l'inventer. » Une réalité profonde se cache derrière cette affirmation provocatrice de Henri Cueco (Cueco, 2001).*

La planète Mars existe depuis 4 ou 5 milliards d'années ; nous avons connaissance de son existence depuis quelques milliers d'années, mais son paysage est né vers 1976 lorsque la sonde Viking nous lançait les premières images vues de son sol. En 1997, 2002 et 2004, les hommes ont apprivoisé cette étrange sensation de regarder un paysage familier qui ne l'est pas. Seules la raison et l'intelligence sont là pour nous dire que les photographies n'ont pas été prises dans un désert, asiatique ou américain, mais bien sûr la planète sœur de la Terre, à quelque 78 millions de kilomètres.

Le paysage ne serait donc qu'humain et il le serait selon deux principes. D'abord parce que, pour que le pays, le territoire se transforme en paysage, il faut qu'il y ait des yeux d'hommes qui le captent. Ensuite, il faut que l'homme, par son regard, mais aussi par sa présence et par son activité, transforme le pays, se l'approprie.

Le paysage, cela peut être la mer, la montagne, la campagne où s'étendent les cultures, mais c'est aussi le ciel. Le ciel qui, selon les endroits, représente 40 à 80% du paysage. Réputé indomptable, le ciel est pourtant profondément modifié par l'homme. C'est là que se déplacent les avions et l'électricité des câbles à haute tension, mais aussi les masses d'air chaud et les émanations polluantes générées par notre activité. Le climat et la nature des régions les plus reculées, comme les forêts vierges ou les sommets des cordillères lointaines, en seront influencés de façon diffuse et globale.

« Mais Mars reste un territoire vierge ! » me direz-vous. Nous n'en savons plus rien. Depuis que l'empreinte des roues du Spirit Robot s'est imprimée dans sa poussière rouge, que savons-nous de notre impact sur l'avenir de cette planète ? Quel microbe avons-nous apporté sur ce monde vierge, qui n'a pas encore révélé son influence ? Décidément, le paysage semble ne pas exister sans l'homme et l'homme n'existe pas sans ce paysage qui fait partie de lui-même et de sa culture.

Il y a moyen de le dire autrement.

L'homme est un morceau d'univers, une partie infinitésimale d'un ensemble colossal, mais c'est le seul morceau connu par lequel l'univers se regarde lui-même.

Voilà une définition du paysage qui nous sort du quotidien...



## Paysages objectifs ?

*Les lecteurs auront compris que nous plaçons pour une prise en compte des aspects subjectifs et inconscients du paysage. Pourquoi ? Parce que nous soupçonnons que c'est de là que jaillissent plusieurs sources de malentendus que notre société entretient en matière d'aménagement du territoire. Difficile cependant de cartographier cet aspect...*

Avant d'aborder la cartographie de nos paysages inconscients, il nous importe de cerner ce qu'il peut y avoir d'objectif dans le paysage. Par objectif, nous comprenons les phénomènes qui sont mesurables et dont l'expérience et la mesure peuvent être répétées et comparées à des mesures semblables.

Comme les objets qui le composent, le paysage a des dimensions précises d'espace, les énergies qui le traversent sont mesurables et les événements s'y succèdent sur la ligne du temps dans un seul sens. Les objets du paysage sont faits de matière et peuvent être déterminés selon leurs natures chimiques à partir des 92 éléments qui composent l'univers. Jusque-là, tout va bien.

Pour représenter ces paysages objectifs, les hommes ont développé des outils qui leur permettent de les visualiser : cartes, plans, inventaires, diagrammes... Ce sont des outils précieux, mais qui ne correspondent en rien au vécu que l'humain a de l'objet cartographié. Il s'agit tout au plus de vues de l'esprit, audacieuses et assimilables par un cerveau exercé, et qui entrent plus ou moins bien en concordance avec ce que nos sens éprouvent lorsque nous sommes dans le paysage. Un peu comme une partition qui n'est qu'un aide-mémoire et qui ne donne pas le sentiment de la musique qui y est écrite. Même la carte la plus fidèle d'un territoire se distingue de la vue que nous aurons à partir d'un avion, d'un ballon ou d'un cerf-volant. Pourquoi ? Parce que la carte ne tiendra pas compte de l'effet de perspective que nous aurons inévitablement si nous survolons le pays.

Nous n'irons pas plus loin dans cette direction et nous terminerons en marquant à quel point l'aspect le plus concret d'un objet du paysage, à savoir ses dimensions, peut être mouvant et flou dans notre expérience quotidienne. Prenons seulement l'effet de perspective : « La dimension apparente des choses diminue en proportion de leur distance. Des vaches bretonnes dans une prairie ont toutes la même taille et toutes des dimensions différentes dans notre cerveau » (René Pechère). Seules l'intelligence et l'expérience nous soufflent à l'oreille que ces vaches ont la même taille effective malgré les effets de perspective et que la pie à l'avant-plan ne fait pas partie du troupeau. Nous interprétons ainsi en permanence la réalité observée.

Cependant, il y a un aspect concret qui nous intéresse tout particulièrement pour comprendre les paysages verticaux de ce livre. Cet aspect-là a son importance, à la fois dans la description et la classification des paysages, dans leur lecture, dans leur conservation et leur gestion, et dans les difficultés qu'il y a à se mettre d'accord pour aménager notre territoire. Nous parlons de la façon que les biologistes, naturalistes,

géographes, écologues, etc. utilisent pour définir les milieux qui composent les paysages de nos pays. Pour eux, les paysages sont la résultante des différentes données géologiques, géomorphologiques, orohydrographiques\*, climatiques, biologiques et humaines. Pour eux, un paysage est un écosystème\* formé d'une série de composantes entre lesquelles existent des relations. Ces composantes peuvent être des attributs qui se développent verticalement (la roche, le sol, la végétation, l'utilisation par l'homme, le climat) ou des éléments qui se développent horizontalement (les prairies, les forêts, les fleuves, les lignes à haute tension). Les relations existent en permanence entre les attributs et les éléments et entre les paysages. Les paysages sont des écosystèmes constitués d'écotopes\*, c'est-à-dire d'unités spatiales homogènes quant aux composantes vivantes et non vivantes et leurs relations. Un écotope évolue dans l'espace et le temps et est en relation avec tous les autres écotopes de l'écosystème. L'écosystème le plus vaste étant la biosphère terrestre elle-même.

Dans nos régions, les scientifiques décrivent les paysages selon les milieux qui les composent et distinguent six catégories allant du milieu le plus naturel au plus artificiel : le milieu naturel, le milieu subnaturel, le milieu semi-naturel, le milieu agricole avec des éléments naturels, le milieu agricole intensif et le milieu industriel et urbain. Ces notions sont fondamentales pour répondre aux tas de questions que nous nous poserons plus tard.

Un milieu naturel est un milieu qui n'a connu et ne connaît aucune influence humaine. Flore et faune sont spontanées. Disons tout de suite que ce type de paysage a totalement disparu de nos régions. Avec ce que l'atmosphère et les eaux transportent comme pollution et énergie d'origine humaine et les modifications climatiques qu'elles induisent, on est en droit de se demander s'il existe encore un milieu naturel sur la Terre...

Un milieu subnaturel est un milieu naturel qui ne subit que des interventions légères de la part de l'homme. Flore et faune restent spontanées et l'activité de l'homme ne change pas fondamentalement la structure et la composition du milieu. Couper un arbre dans une forêt vierge a un impact certain, mais limité dans l'espace et le temps. Nous verrons plus loin des milieux subnaturels comme les schorren\* et les tourbières\* hautes.

Les milieux semi-naturels sont au centre de notre propos. Ici, l'intervention de l'homme a été profonde, rythmée et prolongée. Les milieux naturels ou subnaturels ont disparu au profit d'un milieu nouveau où la flore et la faune restent spontanées, mais sont liées directement à l'activité de l'homme. Des espèces sauvages, qui étaient confinées à certaines niches dans le milieu naturel ou subnaturel, connaissent ici un développement spectaculaire à cause des interventions de l'homme sur le paysage. Pour se maintenir, ces espèces dépendent du maintien de ces interventions humaines qui doivent être cohérentes d'une année à l'autre. Les pelouses calcaires\*, les taillis, les landes à bruyères\*, les prairies humides, les marais, les roselières\* que nous verrons sont des milieux semi-naturels. Les plantes et les animaux qui y prospèrent ont pris des siècles à s'implanter en harmonie avec l'exploitation du territoire par l'homme. Que cette

exploitation s'arrête ou se modifie et ces espèces disparaîtront au fur et à mesure, le paysage reviendra vers un milieu subnaturel ou vers un milieu agricole intensif.

Un milieu agricole peut être de deux types. Il y a d'abord le milieu agricole avec des éléments naturels. Les paysages qui les contiennent sont fortement façonnés par les pratiques agricoles de l'homme, mais ils présentent une trame, un maillage d'éléments naturels, ponctuels ou linéaires. Alors que le paysage est cultivé, la flore et la faune présentes dans cette trame d'éléments naturels restent spontanées même si leur présence est fortement influencée par l'aspect agricole du paysage. Le bocage est un bon exemple de ce type de paysage.

L'autre type de milieu agricole est beaucoup moins amusant, plus récent et de plus en plus répandu.

C'est le territoire de l'agriculture intensive, voire industrielle, où la présence de la faune et de la flore spontanées a été volontairement réduite au minimum. Cette agriculture repose sur la chimie pour la fertilisation du sol et la lutte contre les ravageurs, et sur la biologie modifiée pour le choix des semis. Nous arrivons à une étape hautement artificielle du paysage. Déserts biologiques, les paysages composés de ces milieux sont aussi des déserts visuels. En effet, les éléments ponctuels et linéaires présents dans le type précédent ont été volontairement détruits et laminés. Haies, bosquets, arbres solitaires, points d'eau, talus, chemins creux, ornières... ont tous été balayés par le remembrement et les diverses interventions technocratiques. Si la famine semble définitivement écartée de la société humaine occidentale, il faut reconnaître qu'une foule de fléaux s'abat sur son paysage : érosion accélérée, déstructuration des sols, phénomènes climatiques amplifiés, risques d'inondations, d'incendies, dégringolade de la biodiversité\* et des équilibres naturels entre ravageurs et prédateurs, déstructuration des paysages, de leur identité et de leur histoire, perte de repères pour les populations humaines qui y vivent ou qui y passent, surproduction et déséquilibre dans l'économie mondiale...

Le dernier type de milieu, c'est-à-dire le milieu industriel et urbain, devrait être le plus catastrophique. Ici, le paysage est le résultat de l'intervention humaine à son maximum. Plus rien ne semble spontané en ce qui concerne la flore et la faune. Une rue, un boulevard, une zone industrielle, un port sont des paysages où l'homme est majoritaire. Mais assez curieusement, beaucoup de ces milieux sont moins catastrophiques que les précédents. D'abord parce qu'ils sont beaucoup moins étendus. Ensuite, parce que l'homme y vit en permanence, qu'il est plus attentif à la pollution, à la qualité de l'environnement, et qu'il désire donner une place à l'espace vert, à la « nature », même si celle-ci tient parfois plus du fantasme que de la réalité.

Nous verrons que la conservation de la nature se concentre essentiellement sur les paysages contenant des milieux semi-naturels, sur les milieux agri-cultureux avec éléments naturels et sur les milieux industriels et urbains.

En effet, les acteurs de la conservation de la nature veillent :

à la conservation du milieu semi-naturel en acquérant un droit sur le sol et en maintenant ou en reprenant les pratiques traditionnelles qui ont créé et maintenu ces paysages jusqu'à nous ; à la conservation et la gestion des éléments naturels ponctuels ou linéaires des paysages agricoles traditionnels ; à la recomposition de la nature dans les terrains artificialisés par l'agriculture intensive, l'industrie ou la ville, et qui ont été abandonnés.

C'est sur ces bases objectives que les pays européens et la Belgique ont établi des cartes d'évaluation biologique qui servent de référence dans les décisions. En Belgique, ces cartes ont été éditées —et ce n'est pas un hasard — par l'Institut d'Hygiène et d'Épidémiologie.

Il est étonnant de constater à quel point la réalisation de ces cartes est l'aboutissement d'une longue route. Cette route prend son départ au XVIIIe siècle avec la révolution industrielle et passe par les premières tentatives de sauvetage des beautés paysagères, mises en péril par le développement de la société industrielle. Elle arrive ensuite aux lois sur l'aménagement du territoire. Son rôle s'intensifie après les guerres mondiales, au moment où la nécessité de reconstruire rapidement se fait sentir. Cette route passe alors par deux aspects complémentaires et contradictoires de l'histoire récente de nos pays : d'un côté l'industrialisation générale de nos activités avec pour objectif un niveau de confort jamais atteint, la planification du territoire et la déstructuration du paysage traditionnel ; et de l'autre côté, la prise de conscience de plus en plus répandue de la valeur culturelle et naturelle que représentent les paysages en perte.

L'aboutissement le plus contemporain de cette route est l'apparition de la Convention européenne des paysages dite Convention de Florence 2000.

# Paysages subjectifs !

*Les paysages sont aussi les lieux d'infinis conflits d'intérêts entre les humains. Bien sûr, nous ne choisissons plus les paysages pour envoyer nos bataillons se battre et installer nos bouches à feu comme nos dirigeants le faisaient jadis à Fontenoy ou Waterloo.*

Les paysages n'en demeurent pas moins d'immenses champs de bataille entre les différentes factions de la société contemporaine...

Nous possédons des pistes pour définir les éléments objectifs du paysage. Mais il faut reconnaître que la lecture de ces éléments dépend essentiellement de celui qui les lit. Un géographe, un urbaniste, un industriel, un agriculteur, un historien, un touriste, un habitant, un enfant liront les mêmes mots, mais comprendront des choses différentes. Ils y projettent des valeurs totalement opposées, sources inépuisables de conflits et de frustrations. La profession ou l'origine sociale ne sont pas seules à intervenir dans le jugement que l'individu porte sur le paysage. L'histoire personnelle, l'histoire familiale, les lectures, la psychologie profonde de chaque individu (et de chaque individu dans un groupe donné) seront déterminantes dans la perception du paysage.

Prenons un exemple. Si nous vous disons le mot « jardin », il y a fort à parier que l'image qui vous viendra à l'esprit se rapprochera de celle du premier jardin que vous avez connu étant enfant. Les souvenirs de ce jardin et l'idéalisation que vous en avez certainement faite, en mûrissant, seront déterminants, votre vie entière, sur ce qu'est un jardin, sur ce qu'il devrait être et sur la façon dont vous aménagerez votre jardin actuel ! Faut-il pour cela psychanalyser ceux qui agissent, planifient, transforment, détruisent, protègent les paysages avant de les laisser faire ? Ce serait impossible, mais ce serait surtout très riche d'enseignement. Quel idéal tacite poursuivent les conservateurs de la nature, les ingénieurs du remembrement, les architectes et les urbanistes des cités nouvelles ? Et les capitaines des pétroliers qui dégazent leurs soutes en mer, ni vu ni connu ?

Un bon exemple de bataille paysagère est celui que les régions minières ont connu. Imaginons. Depuis des décennies, un terril surplombe les quartiers de la ville minière de sa masse imposante. Dans le paysage, c'est une intervention humaine de poids et elle se voit de partout. Depuis longtemps, l'activité minière s'est arrêtée, mais le terril reste omniprésent dans le paysage. De sa présence, nous déduisons un ensemble de données objectives, historiques, géologiques et sociales. Un jour, un industriel propose d'exploiter cette masse de matière pour en extraire les combustibles. Pour obtenir son permis d'exploiter, il utilisera des arguments rationnels imparables tels que gain de place, récupération de matières énergétiques, possibilité de remblayage des zones insalubres, restauration du paysage originel, etc. Il sera sans doute surpris et déçu de constater que ses efforts à redonner un sens à l'économie et au paysage local entreront en conflit avec la population riveraine du terril. Celle-ci prendra des arguments tout aussi rationnels et imparables pour défendre son terril et empêcher sa destruction. Ils plaideront que ce terril est un espace vert pour le quartier qui en manque, qu'il

représente un apport de biodiversité\*, que c'est un monument historique dans le paysage...

Le conflit d'intérêts se passerait donc ailleurs, à un niveau inconscient et subjectif. En présentant les aspects économiques et positifs de son entreprise, l'industriel cachera peut-être, à son insu, le besoin de gommer le vestige d'une époque qu'il juge honteuse où son père travaillait comme mineur. En élevant bien haut des arguments forts comme la biodiversité et la raison sociale du terroir, le protecteur du terroir cachera peut-être des arguments irrationnels d'attachement à un lieu où il allait jouer lorsqu'il était enfant ou bien qui reste symbole d'une prospérité économique perdue... Allez retrouver vos billes dans une telle macédoine de sentiments ! Faire fi de cet aspect, que nous appellerons le paysage mental ou *mindscape*, ne peut qu'alimenter les conflits liés au paysage...

Souvenons-nous que l'être humain se définit notamment par la longueur de la période d'éducation de ses petits et de la dimension culturelle qu'il donnera de ce fait aux paysages où il vit. Les expériences de l'enfance et de l'adolescence seront déterminantes dans l'image que l'adulte se fera du monde, des paysages et de sa place au sein de la nature.

Souvenons-nous-en lorsque nous tenterons d'agir sur le paysage... rationnellement.

# Dialogue entre le paysage et mon visage

*Le paysage est principalement visuel, mais ce serait une erreur d'oublier qu'il pénètre en nous par tous nos sens.*

Joseph Cornell est une personnalité incontournable pour celui qui veut faire découvrir les merveilles de la nature aux enfants ou aux adultes. C'est certainement la personnalité la plus connue d'un mouvement né aux États-Unis dans les années 1970, qui vulgarisa les méthodes actives de lecture du paysage et d'interprétation de la nature.

Cette notion d'interprétation est primordiale pour celui qui veut faire autre chose qu'assommer le public avec des noms latins et des mécanismes physico-chimiques complexes. Un des principes de la méthode d'interprétation consiste à contraindre, à modifier ou à supprimer un de nos sens lorsque nous sommes en pleine nature. Les signes que nous avons l'habitude de ne pas prendre en compte émergent alors à notre conscience et c'est notre environnement tout entier qui prend une valeur nouvelle. Un exemple classique est de fermer les yeux en pleine nature et de se fier uniquement aux sensations sonores, olfactives ou tactiles pour décrire ce qui s'y passe. Ou encore de s'orienter dans une forêt, un miroir sous les yeux, et de se diriger en ne voyant que la cime des arbres défiler.

Ces expériences simples nous poussent à décomposer notre perception du paysage et à y découvrir des merveilles. Car, s'il est surtout visuel, le paysage pénètre en nous par chacun de nos sens. Les personnes qui vivent avec un handicap le savent.

S'il n'était que visuel, un paysage ou *landscape* n'existerait plus une fois la nuit tombée lorsque les repères visuels ont disparu. Or, il existe un paysage sonore ou *soundscape* qui émerge à ce moment-là. Ce paysage sonore est aussi le lieu d'une bataille rangée entre les parties de la société humaine. Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur la problématique des aéroports périurbains pour nous en rendre compte.

Il existe aussi un paysage olfactif ou *smellscape* qui est très développé chez les animaux et que nous avons abandonné il y a longtemps, souvenez-vous-en, au temps où nous étions dans le groupe des grands singes. Nous y restons très attachés et le souvenir d'une odeur, bonne ou mauvaise, influencera radicalement notre jugement sur un paysage.

Il existe certainement un paysage du toucher ou *skinscape* auquel nous sommes plus sensibles que nous croyons. La chaleur d'un rayon de soleil sur la peau, la fraîcheur d'une brise marine ou une pluie glaciale sont des phénomènes qui déferlent sur le territoire et dont nous prenons conscience par notre peau. Impossible de reproduire cela sur une photographie ou sur une carte.

Enfin, il y aurait un paysage du goût ou *tastescape* mais nous n'irons pas jusque-là.

Tout cela pour dire qu'il se tisse une toile très fine entre notre intérieur et notre extérieur, entre nos sens et l'environnement, et que cette interface, cette toile, cette

peau font autant partie de notre visage que du paysage lui-même. Avec l'homme, le territoire devient paysage et c'est un peu comme la peau du monde qui devient la nôtre. Il existe un dialogue permanent entre le monde et notre être intérieur. Paysage et visage sont les lieux de cette interface.

Dans notre course à l'aménagement et au confort, il serait vain de l'ignorer.



## De nature et de culture

*Par son intelligence et sa capacité d'adaptation, l'homme occupe une place particulière dans le cosmos. Dans le temps et l'espace, l'homme est une poussière, pas plus importante qu'un caillou sur Mars ou qu'une limace au fond de votre jardin. C'est pourtant la seule poussière connue par laquelle le cosmos se regarde lui-même.*

Cette place particulière, que l'homme a développée au fil des millénaires, lui a donné l'orgueil d'être au-dessus de la nature, l'illusion de l'avoir domptée et de converser d'égal à égal avec le Créateur. Ce sentiment de supériorité par rapport au reste des êtres vivants et cette faculté d'adaptation aux conditions du milieu ont creusé un fossé entre l'homme et le reste du monde. Ce fossé a créé l'opposition entre nature et culture que nous retrouvons un peu partout.

Mais cette opposition est-elle encore nécessaire ? Avec ce que nous avons dit plus haut, cette opposition ne serait-elle pas plutôt une complémentarité ? Le combat contre la nature sauvage doit-il encore avoir lieu avec la même rage ?

Nous avons vu que les paysages sont la résultante du dialogue séculaire entre l'homme et la nature. Nous avons compris qu'en fauchant une prairie humide, nous conservons un écosystème\*, nous permettons à une biodiversité\* de se maintenir, mais nous gardons aussi la mémoire d'un mode de vie disparu, de techniques agraires abandonnées et d'un type de paysage en voie de disparition. Au nom de nos civilisations humaines, irons-nous jusqu'aux extrémités de l'asservissement de la nature, jusqu'à notre propre destruction, ou au contraire notre culture nous amènera-t-elle à la gestion raisonnée, globale et prudente de notre biosphère ? L'avenir risque de nous le dire plus tôt que prévu.

L'événement le plus important de ces dernières années en cette matière est certainement la rédaction et l'adoption de la Convention européenne du paysage (dite Convention de Florence 2000). Cette convention a été signée par plus de 20 nations et n'entrera en vigueur que lorsque 10 d'entre elles l'auront ratifiée, approuvée et acceptée. Notons que la Région wallonne s'est d'ores et déjà engagée à respecter ses principes.

Cette convention européenne est remarquable par plusieurs aspects. Elle a une chance d'avoir, de ce fait, des conséquences positives. Citons l'importance égale accordée aux paysages ordinaires et aux paysages spectaculaires. Notons la part de responsabilité laissée aux citoyens dans la protection, la compréhension, la gestion et l'aménagement du paysage. Remarquons encore la reconnaissance des paysages comme éléments importants dans l'épanouissement de l'identité européenne. Soulignons enfin la consécration de l'union entre patrimoine naturel et patrimoine culturel, compris comme des valeurs complémentaires et non plus opposées. Ouf !

## D'art et de nature

*Nous avons vu que le dialogue entre la nature et l'homme s'est longtemps déroulé comme une bataille pour la survie. Mais pas seulement.*

Pendant des siècles, les hommes se sont opposés aux forces de la nature pour en tirer le meilleur et assurer la survie de leur société. Nous, les citoyens occidentaux du XXI<sup>e</sup> siècle, ne nous rendons plus compte de la dureté de ce combat. Pour nous, les paysages de la campagne sont beaux et apaisants. Le bocage est un idéal de vie, comme l'était la campagne idéalisée de Virgile et la ferme du Trianon de Marie-Antoinette : loin de la réalité. Pourtant, pour la majorité de l'humanité, le paysage a été et est toujours le lieu d'un travail pénible, interminable et frustrant.

Mais ce dialogue de labeur et de souffrance n'a pas été le seul. Un autre nous saute aux yeux, tant il est devenu un lieu commun. Il s'agit du dialogue entre la nature et l'art. La nature prise comme inspiratrice de l'art humain. Nous sommes au cœur même de notre propos. Parmi les foules humaines, l'artiste est celui qui se laisse guider par ses sens. Il est attentif à ce que le monde lui dit, il ne se contente pas d'en tirer les informations utiles à sa survie. Il s'attache justement à déceler, à révéler, à partager l'étonnante diversité de son émotion.

Un artiste face à un paysage laissera le paysage subjectif l'envahir au détriment du paysage objectif. La nature et les sentiments qu'elle provoque sont omniprésents dans les arts de toutes les époques et dans toutes les civilisations. L'homme, souvent, en tire orgueil, car, par l'art comme par l'agriculture, il se détache du monde sauvage. Dans la civilisation occidentale, cette attitude artistique trouve son apogée dans l'art romantique de la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'époque précisément où la révolution industrielle amplifie, plus que jamais, l'impact de l'homme dans le paysage. Les sentiments de l'homme sont projetés dans le paysage et les phénomènes naturels se chargent de cette dimension humaine. Mer de nuages, tempête en mer, forêt pourrissante, la nature est dramatisée et exprime la crise existentielle de l'homme dans le cosmos.

C'est aussi un lieu commun de dire que la photographie a libéré la peinture, qu'elle a permis aux artistes de s'occuper de leur préoccupation unique : approcher le paysage subjectif plutôt que tenter, une fois de plus, de représenter le paysage objectif. À partir de l'avènement de la photographie, la peinture explosa littéralement dans tous les sens. Et paradoxalement, le dialogue entre l'art et la nature semble avoir gagné en profondeur. La peinture n'a plus besoin de faire des concessions à la technique pour se rapprocher du paysage visuel, mais peut au contraire partir à la découverte des aspects les plus ténus et les plus irrationnels de la nature : lumière, reflets, poudroissements de couleur de l'impressionnisme ; cris des couleurs de l'expressionnisme ; temps capturé du futurisme ; décomposition de l'espace et du temps du cubisme. Un cheminement qui va jusqu'à l'art abstrait avec ses infinies variations sur la nature même des formes, de la matière, de l'énergie et des forces fondamentales de l'univers. Qu'est-ce qui ressemble plus à un tableau abstrait ? La coupe d'un minéral vue au microscope à la lumière

polarisée ? La photographie d'une portion du cosmos où irradie la constellation d'Orion ? Le squelette d'une diatomée ? Ou une photo de ce livre ?... Nous verrons qu'aux origines de l'idée de protection de la nature, on trouve plus les arts et les lettres que la pensée scientifique, ce qui lui donne durablement un sens esthétisant » (POLTON, 1994).

Il est probable que les artistes auraient beaucoup plus à dire en matière d'aménagement du territoire et en conservation de la nature qu'on ne l'imagine actuellement. Ne fût-ce que pour temporiser la vision objective et rationnelle des décideurs irresponsables !

# La palette des harmonies humaines

*Parmi les nombreuses tentatives de classier les éléments du monde, dont le XIXe siècle fut si friand, il en est une qui nous attendrit plus particulièrement.*

C'est celle que le chimiste Michel-Eugène Chevreul poursuivit toute sa vie (et il vécut jusque 103 ans...) : le classement des couleurs et l'énoncé des lois qui régissent leurs interactions. Il écrivit son célèbre "De la loi du contraste simultanée des couleurs et de ses applications" en 1836. Si les premiers nuanciers scientifiques datent du XVIIIe siècle, Michel-Eugène Chevreul fut certainement celui qui poussa la recherche le plus loin et influença le plus les chercheurs ultérieurs.

Lorsque nous regardons le monde baignant dans la lumière du soleil, nous sommes en permanence assaillis par une quantité énorme d'informations colorées. Pour vivre normalement, nous sommes obligés de faire un tri sévère et de ne retenir que les informations importantes pour notre survie. Pas besoin de détailler les multiples nuances de gris du pavé de la rue après la pluie pour comprendre que le feu est passé du rouge au vert et qu'il s'agit d'avancer...

Pourtant, les couleurs créent un monde d'une infinie diversité, variant par la teinte, mais aussi par la texture, par la luminosité ou le degré de clarté, par le mélange avec le noir, le blanc ou le gris... Chevreul identifie ainsi près de 15 000 couleurs. De plus, et c'est là l'originalité de Chevreul, nous voyons rarement une seule couleur à la fois et les couleurs ont cette étrange particularité d'interagir au fond de notre œil. Une même couleur placée d'abord à côté d'un vert puis à côté d'un rouge aura une valeur différente... Les lois des contrastes simultanés, successifs ou mixtes, sont là pour nous pousser vers des abîmes de complexité.

En regardant les paysages verticaux de ce livre où les couleurs végétales et minérales s'organisent selon des rythmes déterminés, des lois du hasard et de la nécessité, il est intéressant de se poser quelques questions. Comment ces multiples nuances se forment-elles sur notre rétine ? Comment, à partir d'autant de particules de couleurs différentes, une couleur résultante se dégage-t-elle à nos yeux ? Pourquoi la palette de couleurs qui se crée au fil des saisons sur les sites naturels provoque-t-elle chez nous ce sentiment de calme, d'harmonie et d'intimité ?

Notre œil et notre cerveau ont cette faculté d'exécuter en permanence la synthèse des multiples fragments. Là où mille feuilles d'une espèce de plante présentent toutes les nuances de l'automne, notre œil créera instantanément une résultante, composée de la dominante et des autres couleurs. Et cette résultante prendra une valeur précise en fonction des couleurs présentes autour d'elle dans notre champ de vision...

Nous évoluons ainsi depuis des millénaires dans un paysage que nous avons modelé par nos activités et qui a réagi jusqu'à devenir une partie de nous-mêmes.

Et Chevreul, après avoir épuisé les expériences et les méthodes pour cerner les lois physiques des couleurs, lorsqu'il décide de définir l'harmonie, tombe dans la simplicité :  
« L'harmonie, c'est une combinaison de couleurs qui me fait plaisir »

Nous pourrions continuer son raisonnement en prétendant que les palettes de couleurs qui défilent, au rythme des saisons et de nos travaux, sur les espaces naturels, font partie de notre culture et sont indispensables à notre plaisir de vivre sur Terre. Ces palettes se sont créées et maintenues dans notre mémoire collective, à mesure que nous aménageons le territoire et que nous en faisons des paysages. L'image du bonheur humain reste peut-être inconsciemment pour nous l'image de cette nature modelée par nos fauches, nos brûlis\*, nos labours et nos semis.

C'est l'empreinte du dialogue que nous entretenons depuis si longtemps avec le paysage.

Voilà ce que recherchent et trouvent les poètes et les peintres de toutes les époques.

## Conserver la nature ! Oui, mais laquelle ?

*Quel rapport peut-il y avoir entre l'érosion des collines d'Athènes, les forêts de Fontainebleau et de Soignes, les marais de la Haute Semois, l'Union européenne et le parc national de Yellowstone aux États-Unis ?*

Quel serait le domaine de l'activité humaine où se côtoieraient des personnalités aussi disparates que Virgile, Marie-Antoinette, Léonard de Vinci, Pétrarque, Platon, Alexandre von Humboldt, Jean-Jacques Rousseau, Jean Massart, René Stevens, les milliers de paysans anonymes et les centaines de donateurs qui le sont moins et soutiennent les associations ? N'avez-vous pas l'impression que nous abusons de votre patience ? Pourtant ce domaine existe et nous l'avons rencontré. C'est la conservation de la nature !

L'histoire de la conservation de la nature est complexe et riche en événements passionnants, mais notre propos n'est pas de la retracer. Nous préférons poser quelques questions fondamentales et contempler quelques espaces naturels de notre pays.

Nous avons vu que, parmi les millions d'espèces vivantes qui ont déjà foulé le sol de la Terre, l'homme a acquis cette extraordinaire faculté d'agir profondément sur son environnement jusqu'à le modifier de façon quasi irréversible. Conscient de son pouvoir sur le monde, il travaille depuis des milliers d'années pour « l'améliorer » à son profit. Et il faut reconnaître que, dans l'ensemble et pendant longtemps, il y est parvenu. Mais l'homme, tout intelligent qu'il est, reste un apprenti sorcier et se retrouve souvent surpris par les effets détonants de ses propres gestes.

L'homme a compris très tôt que, pour survivre et prospérer, il lui fallait protéger les richesses naturelles dont il dépendait. Ce n'était pas, à notre sens, de la conservation de la nature, mais plutôt de l'économie. Une réserve de chasse n'est pas une réserve naturelle, même si la biodiversité\* d'une réserve de chasse ressemble à celle d'une réserve naturelle.

La conservation de la nature provient d'un tout autre registre de sentiment et correspond à une exception parmi les tentatives « d'amélioration » du monde au profit de l'homme. Car l'homme qui décide de conserver la nature, n'est-ce pas la souris qui décide de protéger les éléphants ? Et quelle nature ? Y a-t-il une bonne définition de la nature à protéger ? Et, lorsque nous serons tous d'accord sur cette définition, comment faire pour protéger la nature ? Et contre qui faudra-t-il protéger cette nature ?

Les réponses à ces questions apportent finalement plus de doutes que de certitudes...

Qu'une espèce d'escargot disparaisse pour toujours de la biosphère sous les coups de nos pratiques irresponsables ou d'un phénomène naturel, qui va s'en émouvoir ? Nous connaissons à peine son existence et sa dernière chance de renommée est d'être reléguée dans le tiroir d'un musée. Il existait au monde deux spécialistes de cette espèce d'escargot et sa disparition les déprime. C'est tout.

Qu'un milieu, et toutes les espèces qu'il héberge soient détruits sans espoir de retour à l'autre bout du monde par une pollution tout aussi irresponsable, peu d'humains s'en inquiéteront. Quelques illuminés tout au plus.

Qu'une pollution comparable touche nos régions occidentales de plein fouet et mette en péril la santé de nos enfants et il y a fort à parier que les illuminés seront rejoints par un flot tumultueux d'inquiets et de révoltés.

En passant du premier scénario au troisième, nous sommes passés de la conservation de la nature à la protection de l'environnement. L'argument ad hominem a modifié le sentiment et le discours. Depuis la préhistoire, cette attitude n'a pas changé, nous y reviendrons.

Si nous retraçons rapidement l'histoire de la conservation de la nature, nous serons surpris de voir que les premiers arguments qui guidaient les pionniers étaient plus esthétiques que scientifiques. Même si nous ne manquons pas d'exemples où l'homme, saisi par la beauté du spectacle de la nature, a tenté de conserver des lieux particuliers dans un certain état, la conservation de la nature commence réellement au XIXe siècle. Dans la foulée du courant romantique, la première réserve naturelle citée est celle de la forêt de Fontainebleau avec ses « séries artistiques », créées en 1853. Elle fut suivie de près par la création aux États-Unis du parc national de Yellowstone en 1872. L'histoire de la première réserve naturelle du monde est significative et contient, dès sa genèse, les contradictions qui tenaillent encore le débat actuel sur la conservation de la nature.

La naissance de ce principe de conservation est intimement liée à la révolution industrielle et à l'essor d'un nouveau moyen de transport qui permit l'émergence d'une nouvelle activité au sein de la société. Le chemin de fer rendit en effet possible la métamorphose du tourisme aristocratique en tourisme de masse et déclencha une utilisation nouvelle de la nature. Elle devint un lieu de ressourcement et d'émotions pour les citadins.

Mais l'idée de conserver la nature, de créer des « réserves » dans le territoire et de les retrancher de l'activité humaine contenait dès le départ deux **paradoxes** majeurs. Ainsi, en 1837, les peintres de l'école dite de Barbizon et les écrivains romantiques furent les premiers à demander que des coupes forestières soient annulées. Ils souhaitaient conserver les paysages de nature vierge, sauvage et authentique sur lesquelles se basait l'originalité de leur art. Et cela à l'époque où la société traditionnelle se métamorphosait en une société industrielle. Une demande qui fut entendue et qui aboutit à la création des réserves ou « séries artistiques ». **Premier paradoxe** : la forêt de Fontainebleau est un milieu semi-naturel, c'est-à-dire demandant l'intervention de l'homme pour se maintenir telle quelle. La traiter en réserve intégrale\* et en exclure toute activité humaine pour la conserver est une aberration.

Après avoir contribué à faire connaître et apprécier le milieu bellifontain (c'est-à-dire de Fontainebleau) grâce au succès de leur art et à leur force de persuasion, les artistes en vinrent à considérer qu'il fallait protéger la forêt contre l'afflux des touristes. **Deuxième paradoxe** : la conservation de la nature se fait au nom du public, mais doit souvent

défendre l'objet protégé contre un public ignorant, irrespectueux ou simplement trop nombreux pour que l'objectif soit atteint.

Le meilleur acteur de ce **paradoxe** fut le pionnier français du développement touristique lui-même : Claude-François Denecourt dit le Sylvain, que l'on retrouve d'abord comme initiateur du projet (il publie un guide, trace et balise des chemins, fait la promotion de la forêt) et ensuite aux côtés des conservateurs qui tentent de protéger la forêt contre l'afflux du public. Une parenthèse pour dire que la Belgique eut aussi son « Sylvain » en la personne de René Stevens, peintre de l'école de Tervueren et grand

Et durant ces fertiles années, les arguments scientifiques pour la conservation de la nature vinrent renforcer les arguments artistiques des premières heures. Actuellement, ils les dominent largement. Pour bien comprendre le propos de la conservation de la nature telle qu'elle est conçue actuellement, il faut se reporter aux paysages objectifs et aux définitions des milieux naturels, subnaturels, semi-naturels, etc. et aux modes de gestion et d'intervention que chacune de ces catégories demande.

Aux yeux du public, c'est là que gisent trois autres **paradoxes**. **Troisième paradoxe** : la conservation d'un site, d'un milieu, d'une espèce dans son biotope\* ne débute que lorsqu'il y a menace de disparition. Pourquoi ? Ce n'est que lorsque le commun devient rare que l'on s'inquiète... Personne n'aurait cru qu'un jour le moineau domestique verrait ses populations diminuer et qu'il serait, comme tant d'autres oiseaux, au centre du débat... **Quatrième paradoxe** : pour conserver et protéger, on commence souvent par mettre une clôture, exclure le public, couper des arbres et des arbustes, faucher les grandes herbes, gratter le sol jusqu'à ce qu'on ait l'impression qu'une catastrophe s'est abattue sur le monde. On élimine les oiseaux, les poissons, les plantes qui ne sont pas indigènes à la région... Pour l'œil non averti, «conserver» ressemble furieusement à une destruction systématique. **Cinquième paradoxe** : plus l'arsenal législatif se renforce, plus l'espace naturel diminue et semble fragilisé. Les efforts législatifs et financiers n'ont jamais été aussi importants qu'actuellement et ne parviennent cependant pas à endiguer l'évolution générale de banalisation de nos paysages. Les initiatives locales, nationales, européennes ou mondiales ne servent tout au plus qu'à conserver des éléments de ce qui était, des morceaux d'un ensemble disparu. Mieux qu'un musée, mais sans grands espoirs.

Pourtant tous ces **paradoxes** peuvent être expliqués. Essayons ! **Premier et quatrième paradoxes** : nous avons vu que la conservation de la nature fait partie intégrante de l'émotion que l'homme éprouve et que, partant de là, il recherche des arguments objectifs. Il doit donc définir ce qu'il veut conserver. Il établira des critères de valeur. Dans nos pays occidentaux, mille fois remaniés par les activités humaines, il n'y plus de milieux naturels à conserver. Il n'y a plus que quelques milieux subnaturels et les milieux semi-naturels dont les critères de rareté et de richesse biologique dépendent directement de l'activité humaine. La nature que nous conservons est donc bien la nature qui découle de l'activité humaine (dans nos pays du moins). Mais quelles activités ? Les activités traditionnelles qui ont modelé les paysages pendant des siècles en augmentant la biodiversité locale et générale des régions.



Il est logique dès lors que l'on coupe, fauche, étrépe\*, brûle, creuse, gratte comme le faisaient les paysans de jadis. Car c'est la seule façon de maintenir le milieu dans l'état dans sa meilleure biodiversité. Laisser la nature prendre le dessus sans intervention se justifie pour certains types de milieux, mais certainement pas pour tous.

La conservation de la nature en « gelant » l'évolution d'une portion du paysage et en répétant les gestes de jadis, comme des actes sacrés, peut revêtir un côté passéiste, rétrograde et négatif. Il n'en est rien, mais il est parfois difficile de se défaire de cette image.

Et comme nous le disions au début, la conservation de la nature occupe une position unique parmi les activités humaines. Mal comprise, elle semble aller contre le développement de la société humaine. C'est cette position de solitaire qui fait sa faiblesse et rend son combat si difficile. **Troisième paradoxe** : dans l'opinion, il faut que la menace existe sur un site, une espèce pour que l'émotion se lève et fasse agir. **Deuxième et cinquième paradoxes** : par ailleurs, aucune loi, aussi forte soit-elle, ne parviendra à conserver un territoire si le public le plus large n'a pas conscience de sa valeur et de son incontournable nécessité dans le paysage.

Et c'est finalement le **dernier paradoxe** qui apporte de l'espoir. L'homme vit sur Terre. Sa prospérité et son bonheur dépendent directement de son intimité avec la nature et du succès du dialogue qu'il entretient avec elle. La conservation de la nature ne conserve pas la nature sans l'homme, elle conserve la nature qui va avec l'homme et vice-versa.

Mais encore. La nature n'est pas l'affaire de spécialistes, scientifiques, dirigeants ou législateurs, qui agiraient en toute indépendance, conscients des objectifs et des moyens à mettre en œuvre, même si cela va contre le public. Non. La nature et sa conservation sont avant tout et, depuis le départ, l'affaire du public lui-même. Les Droits de l'Homme sont beaucoup plus proches de la conservation de la nature qu'il n'y paraît. Nous disons cela non pour exclure ou minimiser le rôle des scientifiques, de l'État et des législateurs dans le débat, mais, au contraire, pour élargir ce débat, rendre chacun responsable et légitimer le rôle des scientifiques, des dirigeants et des législateurs.

La disparition d'un escargot inconnu vivant dans un coin reclus du monde doit nous interpeller parce qu'un acte aussi irréfléchi nous fera un jour disparaître si nous n'y prenons garde. Pas besoin de savoir injurier les escargots et les plantes en latin pour comprendre cela !

Finalement, c'est peut-être un papillon qui sauvera l'homme de sa propre destruction et le fera sortir de son « adolescence technologique » (Cari SAGAN, 1980).

Dans les décennies qui suivirent la création des «séries artistiques» à Fontainebleau, les aventures de la conservation de la nature et du tourisme se multiplièrent et se développèrent. Nous citerons quelques dates :

1835: création en Belgique de la Commission royale des Monuments, étendue aux Sites en 1909 ;

1837: conservation des « séries artistiques » à Fontainebleau ;

1872: création du parc naturel de Yellowstone, premier parc national aux États-Unis «pour le bien-être et la joie des générations actuelles et futures » ;

1879: premières actions de Léon Frédéricq en faveur des Hautes Fagnes, relayées en 1911 par la Chambre des Représentants ;

1892: création de la Société nationale pour la Protection des Sites et des Monuments par Jules Carlier ;

1895: fondation du Touring Club de Belgique avec comme ambition de partager le goût du voyage avec le public motorisé. Le Touring Club achètera la cascade de Coe en 1924, les rochers de Frahan-sur-Semois en 1927, les ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville en 1932, souvent pour les rendre à l'État ;

1899: le Touring Club de Belgique et Edmond Rahir commencent à publier des fascicules pour inviter les citoyens à aller visiter en « touristes » les sites les plus prestigieux et pittoresques du pays ;

1901: Léopold II donne à la Belgique les sites de Ciergnon et de Tervueren, à condition de les soustraire à toute exploitation abusive qui les dénaturerait; 1903: création de la réserve de Naardermeer aux Pays-Bas ;

1909: Charles Bommer est chargé par le Conseil supérieur des Forêts de conserver des types de forêts du pays; H. Carton de Wiart engage avec René Stevens la défense de la forêt de Soignes ;

1910: la Vereniging voor Natuur en Stedschouwen d'Anvers crée les réserves du Westhoeck et de la bruyère de Kalmthout ;

1912: la Commission des Monuments décide de s'occuper des sites et Jean Massart écrit son "Pour la protection de la nature en Belgique" qui servira de base à des générations de protecteurs des sites ;

1941 : création de l'association Ardenne et Gaume ;

1951 : création de l'association Réserves Ornithologiques de Belgique (qui deviendra Réserves Naturelles et Ornithologiques de Belgique en 1972, puis Réserves Naturelles RNOB, puis Natagora en 2003) ;

1952: création de la réserve du Zwin.

# Ramener l'homme sur terre

*La vie sur Terre n'est pas en danger. Nous oui.*

Souvenez-vous des dinosaures. Il y a 65 millions d'années, l'impact d'un météore aurait bouleversé notre biosphère et 65 % des êtres vivants auraient disparu à jamais. Mais la vie a continué son petit bonhomme de chemin jusqu'à nous.

Et cet événement n'était rien comparé à celui qui s'était produit il y a 250 millions d'années, bien avant l'apparition des dinosaures. Faites un petit effort de mémoire : au permien\*, un cataclysme (encore mal identifié) avait envoyé 95 % des espèces vivantes au casse-pipe.

Non, ne vous inquiétez pas pour la vie sur Terre, elle en a vu d'autres.

La nature qui accompagne l'homme par contre risque, elle, de connaître son cataclysme irréversible : l'homme, cet être paradoxal qui envoie des sondes sur Mars pour voir s'il y a de la vie et qui continue à détruire allègrement les équilibres biologiques de la Terre dont sa survie dépend. Ce rêveur qui craint qu'une météorite géante ne lui tombe sur la tête, mais qui transforme lui-même le climat auquel il s'est si péniblement adapté.

L'homme est le seul animal qui a modifié le climat terrestre et qui s'en rend compte. Il est le seul à pouvoir décider d'arrêter le processus et à modifier les paramètres de la catastrophe. Mais le veut-il vraiment ?

Pendant des millénaires, l'homme a protégé les siens au milieu d'une nature redoutable. Il a assuré sa survie grâce à une économie très stricte des ressources naturelles de la planète. Puis, il s'est enivré de sa toute-puissance sur la nature, de ses capacités à la développer et à la détruire. Parviendra-t-il à dépasser son « adolescence technologique » ? Sera-t-il un jour assez mûr pour conserver, exploiter et gérer intelligemment la biosphère terrestre qui est son seul paysage de vie ? Aura-t-il le temps de devenir le capitaine, adulte et responsable, le bon père de famille aux commandes de son seul et unique astronef : la Terre ?

Les réponses nous appartiennent.

# Techniques de prise de vues

*Pour certains, le photographe doit monter sur le cerf-volant avec son appareil... pour d'autres, survoler un site protégé traumatise la faune.*

En fait, la technique de vue aérienne par cerf-volant est la plus douce qui soit. Pas de risque pour le photographe, pas de bruit, pas de carburant, la possibilité de rester stationnaire à des altitudes allant de 10 à 80 mètres. Ou au contraire d'avancer lentement vers un objectif en s'accrochant au fil.

Le système amélioré par Michel Clinckemaille est à la fois simple et complexe : une fois que le cerf-volant s'est envolé et que le vent est assez fort pour le maintenir en l'air, une tourelle est accrochée au fil, quelques dizaines de mètres sous le cerf-volant. Cette tourelle, d'aluminium et de carbone, possède trois axes radiocommandés par servomoteurs miniatures. L'appareil photo peut ainsi prendre toutes les positions : horizontale ou verticale, faire une rotation de 360° et un azimutage sur 90°. Le photographe reste en liaison avec la prise de vue au moyen d'une mini caméra vidéo et peut ouvrir l'obturateur quand le cadrage lui plaît. Pas de mise au point, l'objectif est fixé sur l'infini.

Le système pèse entre un kilo et un kilo et demi suivant l'appareil photo utilisé.

Michel Clinckemaille possède plusieurs cerfs-volants, de 1 à 7 mètres carrés, qui lui permettent de s'adapter aux différents environnements et à la force du vent. Ces cerfs-volants sont construits par l'« Yves Saint-Laurent » des cerfs-volants, Raoul Fosset. Le plus utilisé est le Rokkaku japonais, de forme hexagonale.

Une fois en plein ciel, le cerf-volant est minuscule. Peut-il vraiment effrayer les jeunes oiseaux comme le prétendent certains ou au contraire contribue-t-il à les entraîner à avoir de bons réflexes face aux rapaces qui planent ?

Et lorsque le cervoliste travaille, vous ne devinez jamais ce qui est le plus impressionnant ! Le chant du fil dans le vent ! Inoubliable !

**Note 2020** : L'utilisation du cerf-volant pour photographier les paysages d'en haut a été éliminée par l'arrivée des drones. On n'arrête pas le progrès. Oui, mais par rapport au drone, le cerf-volant a l'immense avantage d'être silencieux et d'utiliser une énergie à jamais renouvelable...

# Le choix des sites

*Pendant longtemps, nous nous sommes contentés de rêver à notre projet de livre, de le décrire pour y intéresser d'éventuels partenaires.*

Puis un jour, grâce à l'audace d'un éditeur, le rêve est devenu réalité. Et les difficultés ont commencé... Car il a fallu choisir les sites à présenter au public.

Au départ, nous souhaitions donner un aperçu complet des richesses naturelles du pays et passer au-dessus d'une large panoplie de régions, de milieux, de cours d'eau... Notre appétit n'avait pas de limite.

Lors des repérages, une bonne part de nos ambitions s'est effondrée. Là, un massif boisé, ici, le manque de recul rendaient l'envol impossible. Certains sites étaient disposés de telle façon que seuls des vents fort rares en auraient permis la prise de vue. Et comme chaque cliché demande, avant tout, quelques heures de route, même si les conditions sont favorables au départ, le vent tombe ou se transforme en tempête sur le temps que nous prenons pour arriver. Les nuages arrivent à l'horizon et le soleil disparaît...

Nous souhaitions montrer les variances saisonnières de chaque milieu naturel et nous avons dû parier sur deux ans de prises de vues plutôt que sur un seul.

Pari gagné, car la saison 2003 fut meilleure que la saison 2002.

C'est volontairement que les prises de vues n'ont pas eu lieu entre avril et juin : par respect pour les nichées.

Au fil du temps, le choix des sites devint très subjectif ; il aboutit à une sorte d'anthologie personnelle, composée de quelques milieux particuliers, choisis dans certaines régions naturelles, quelques sites protégés, accessibles au public, et répartis sur les bassins hydrographiques du pays : l'Yser, l'Escaut, la Sambre, la Meuse et même le Rhin. Mais surtout, des coups de cœur...

Parmi les gestionnaires d'espaces naturels, les conservateurs et les amoureux de la nature, nous ferons certainement des mécontents : "Pourquoi ce site-là et pas celui dont je m'occupe ?"

Notre visite a suivi un parcours en zigzag de la mer du Nord jusqu'en Lorraine. Rien que des coups de cœur...

Les 23 sites que vous survolerez en achetant le livre *Espaces naturels de Belgique à vol d'oiseau* :

**Le Zwin** — Vestiges d'un bras de mer

**L'Ysermonde (Ijsermonding)** — Le retour probable des veaux marins

**Le Westhoeck** — À la poursuite des dunes mobiles

**Le Blankaart** — Le grand étang des polders —

**La bruyère de Kalmthout** — Bruyère entre forêt et forêt

**Les Scheldeschorren** — Les marées du fleuve Escaut

**Le Koningsteen** — Une Meuse vivante

**La bruyère de Maasmechelen (Mechelse Heide)** — Vers un parc national

**Le Doode Bemde** — Libres méandres dans la vallée de la Dyle

**Le parc Roi Baudouin** — Construisez les villes à la campagne...

**Le domaine de Nysdam à La Hulpe** — Sur les bords de l'Argentine

**Les marais de Harchies-Hensies-Pommerœul** — La nature console les terrains effondrés —

**La Buisnière** — Les marais hantés de la Haute Sambre

**Les Tournailles** — Un royaume pour les rôleurs

**La vallée de l'Hermeton** — Le fil blanc d'un réseau de sites

**Devant-Bouvignes à Dinant** — Un morceau de garrigue provençale

**Les Hautes Fagnes** — Souvenirs de la toundra

**La Holzwarche** — Pour un vallon de jonquilles

**L'Emmels** — Motel pour grues cendrées

**La vallée de la Haute Sûre** — Le retour de la mystérieuse gitane

**Le marais de Heinsch** — La plus grande prairie flottante

**Les marais de Vance et de Chantemelle** — La tourbe ou charbon du pauvre

**La Plate Dessous les Monts** — Au creux d'un méandre fossile de la Semois

# Glossaire

Pour ne pas répéter certaines explications à plusieurs endroits, nous avons préféré rassembler dans ce glossaire les termes moins connus, suivis d'un astérisque.

**Abîssage** : pratique qui consistait à irriguer les prés de fauche de vallons ardennais en détournant, par des biefs à flanc de colline, une partie de l'eau des sources. Un système de petits barrages, régulièrement déplacés, faisait déborder sur les prés en contrebas ces eaux, chargées en sels minéraux et d'une température légèrement supérieure à celle du sol encore gelé. Cette pratique accélérât le démarrage de la végétation au printemps et fertilisait naturellement le sol.

**Amender** : améliorer un sol par la main de l'homme.

**Bassin versant** : unité élémentaire de collecte des eaux pluviales qui convergent de tous points vers un exutoire placé en situation la plus basse (cours d'eau, lac, étang, système d'égouttage, etc.). Un bassin versant peut s'exprimer par une surface reportée sur une carte topographique. Il est entouré par d'autres bassins versants voisins et séparé d'eux par une ligne de partage des eaux.

**Bas marais** : voir tourbière basse.

**Biodiversité** : voir diversité biologique.

**Biotope** : partie de l'écosystème, constituée par ses composantes physiques et chimiques. La composante « vivante » est la biocénose. L'écosystème est la somme du biotope, de la biocénose et des relations entre et au sein de ces deux composantes.

**Capillarité** : phénomène de transmission d'un liquide le long d'une paroi solide.

**Culture sur brûlis** : pratique ancienne qui consistait à mettre le feu à un territoire boisé et à le cultiver ensuite en profitant de l'enrichissement du sol en éléments nutritifs par les cendres. Contrairement à l'essartage, on ne protège pas les souches pour faire repartir le taillis après la culture.

**Diversité biologique ou biodiversité** : diversité des formes de vie qui existent sur la terre. La biodiversité d'un milieu est l'ensemble des organismes vivants qui s'y trouvent et la variation à l'intérieur de chaque espèce. Plus la biodiversité d'un milieu est grande, plus la diversité des espèces et la diversité des variations au sein d'une même espèce sont grandes.

**Écobuage** : l'écobuage est une pratique ancienne (en Ardenne) qui consistait à rassembler en tas toute la végétation et la couche d'humus des landes à bruyère et à les faire brûler à feu couvert. Les cendres étaient répandues sur les terres qui étaient mises en culture pendant un an seulement. La lande à bruyère revenait après cette année de culture.

**Écoduc** : dispositif routier permettant de créer une continuité biologique de part et d'autre de la route.

**Écosystème** : ensemble constitué des êtres vivants (biocénose) et des éléments non vivants (biotope), ainsi que de nombreuses interactions entre eux, dans un espace donné.

**Écotope** : unité spatiale homogène au point de vue des composantes vivantes et non vivantes et de leurs relations.

**Essartage** : l'essartage (terme d'où viennent les toponymes en -sart) est une pratique ancienne qui consistait, après la coupe d'un taillis, à rassembler en tas toute la matière organique et la faire brûler à feu couvert, en protégeant les souches. Les cendres étaient répandues sur les terres qui étaient mises en cultures. Après la culture, le taillis pouvait se reconstituer à partir des souches. Cette pratique permettait ainsi de produire du bois d'œuvre, du bois de chauffage, des écorces à tanin, du charbon de bois, des espaces de cultures et des espaces pâturés.

**Estran** : portion du littoral entre les plus hautes et les plus basses marées.

**Estuaire** : embouchure d'un cours d'eau, dessinant dans le rivage une sorte de golfe évasé et profond.

**Étrépage** : l'étrépage est une pratique ancienne qui consistait, dans les landes, à décaper le sol sur une dizaine de centimètres au moyen d'une houe et d'exporter la couche d'humus, de racine et de végétaux. Les matières enlevées (les étrèpes) étaient emportées au village pour servir de litière dans les étables. L'espace étrépage était laissé au retour spontané de la lande pâturée.

**Faucardage** : pratique qui consiste à faucher, sous la surface de l'eau, les grandes herbes des rivières et des marais avec une grande faux, souvent à partir d'un bateau.

**Fauchage** : pratique qui consiste à couper les végétaux herbacés en ne laissant que quelques centimètres des plantes et leurs racines. Les matières fauchées ou foin sont alors rassemblés et exportés pour être utilisés. L'utilisation peut être la nourriture des animaux ou encore la litière dans les étables. Le sol qui subit des exportations répétées s'appauvrit en matières nutritives et accueille des types de végétations spécifiques adaptés à ses caractéristiques. L'apport d'engrais ou de pesticides change les paramètres de l'équilibre. La fauche peut se faire manuellement ou mécaniquement.

**Frayère** : lieu où les poissons fraient et se reproduisent.

**Galloways** : race de bovins, originaire d'Écosse, caractérisée par sa rusticité, son appétit à brouter les prairies humides et son endurance au climat. Très velue, cette race rappelle les bovins préhistoriques tels qu'on les imagine.

**Lande à bruyère** : étendue de terre au sol acide où ne poussent que quelques plantes basses, principalement des bruyères.

**LIFE** : programme européen de financement des actions de conservation des sites d'intérêt biologique nommé L'Instrument Financier pour l'Environnement.

**Ligne de partage des eaux** : voir bassin versant.



**Orohydrographie** : étude descriptive des reliefs, des mers, des lacs et des cours d'eau.

**Panne** : dépression humide dans les dunes.

**Permien** : terme géologique désignant la période terminale de l'ère primaire, ayant eu lieu de -286 à -248 millions d'années avant J.-C., et marquée par un cataclysme ayant provoqué une extinction massive des espèces vivantes. Les spécialistes ne s'accordent pas encore sur la nature de ce cataclysme. Certains pensent qu'une gigantesque activité volcanique en Sibérie aurait provoqué plusieurs changements climatiques successifs de très grande importance qui se révélèrent mortels pour d'innombrables espèces. Seuls 5 % des espèces auraient réussi à survivre et auraient donné naissance à tout ce que nous connaissons, à commencer par les dinosaures (qui s'éteignirent à leur tour il y a 65 millions d'années suite à l'impact d'une météorite géante sur terre).

**Pelouse calcaire** : type de milieu caractérisé par un substrat majoritairement calcaire colonisé par des graminées et autres plantes herbacées adaptées aux conditions de sécheresse, d'ensoleillement et de sol calcaire. Ce milieu semi-naturel était autrefois maintenu par le pâturage des troupeaux, principalement de moutons et de chèvres.

**Recru** : repousse après la fauche.

**Réserve naturelle intégrale** : espace naturel protégé où aucune intervention humaine ne vient interrompre les processus naturels d'évolution des milieux. À l'inverse, une réserve naturelle dirigée est un espace naturel protégé dont le maintien des milieux dépend de la gestion qui leur est appliquée. Les modes de gestion y sont souvent inspirés des pratiques agropastorales traditionnelles de nos ancêtres.

**Roselière** : peuplement végétal composé de grandes plantes enracinées dans la vase dont les bourgeons sont submergés en hiver.

**Schorren** : terme néerlandais qui désigne les parties des terres proches du littoral ou du lit des cours d'eau qui sont inondées régulièrement (au moins deux fois par an), au moment des marées équinoxiales. Les prés salés sont des schorren reliés à l'inondation par de l'eau salée.

**Sédimentation** : processus de dépôt des matières en suspension ou dissoutes dans l'eau, dû à des agents dynamiques externes.

**Slikken** : terme néerlandais qui désigne les parties des terres proches du littoral ou du lit des cours d'eau qui sont inondées régulièrement (parfois deux fois par jour) au moment des marées hautes.

**Sphaignes** : mousse dont les peuplements, souvent étendus, se développent surtout dans les tourbières acides.

**Stock grainier** : chaque année, les plantes produisent de grandes quantités de graines dont un très faible pourcentage germe effectivement l'année suivante. Différents phénomènes peuvent en effet les empêcher de germer. Si beaucoup meurent rapidement et ne forment pas de stock grainier, les graines de certaines espèces restent vivantes, enfouies dans la terre pendant de nombreuses décennies. Que les conditions du milieu redeviennent favorables et elles se mettent à germer et à prospérer.

**Tourbe** : matière combustible spongieuse et légère qui résulte de la décomposition des végétaux à l'abri de l'air.

**Tourbière basse ou bas marais** : site où se forme la tourbe à partir des parties mortes des végétaux. La tourbière basse reste en contact avec l'eau des nappes du sol. Une tourbière basse peut être alcaline si l'eau qui y stagne présente une réaction non acide.

**Tourbière haute ou tourbière bombée** : site où se forme la tourbe à partir des parties mortes des végétaux, principalement des sphaignes. La tourbière haute n'est plus en contact avec l'eau des nappes du sol et n'est alimentée que par l'eau des pluies.